

TEMPERATURE

De 11 août 1902.

Table with 2 columns: Direction, Température. Rows include Paris, Marseille, Bordeaux, etc.

NOTRE EDITION Spéciale Annuelle.

Revue Commerciale et Financière.

Four rester fidèle à la tradition, l'ABEILLE publiera, cette année, le 31 août, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1901-1902 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser le public sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières d'actualité financière et la variété d'opinions même aux plus exigeants.

Un numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire, sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, tant dans les Etats voisins que dans les contrées rurales de la Louisiane et en ville.

L'abonnement sera donc exceptionnellement pour les abonnés habitant à l'étranger à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, à nous adresser leurs commandes le plus tôt possible.

Fondée le 1er septembre 1827, l'ABEILLE accomplira dans ce jour là sa cinquante-cinquième année d'existence.

Notre Feuilleton.

Nous venons de commencer la publication d'un feuilleton nouveau, "Les Mille et une Nuits de la Nouvelle-Orléans", de Henry Gréville, et peut-être en milliers.

LA Persécution Religieuse.

Que les troubles religieux qui agitent, en ce moment, la France républicaine et paralysent son activité industrielle et commerciale, émeuvent profondément la plupart de nos habitants de la ville et de la campagne, nous le savons. Presque tous sont Français de naissance ou d'origine; presque tous parlent une langue française, et il est naturel qu'ils cherchent à défendre son honneur outragé, à repousser les insultes dont elle est l'objet.

A parler franchement, les persécutions religieuses qui s'y poursuivent avec une persistance lamentable, ne sont pas l'œuvre de la majorité de la population mais d'une secte politique qui s'est emparée du pouvoir par surprise et veut le conserver par

la violence. A force de concessions faites, pour avoir la paix, au radicalisme qui s'impose par la brutalité des procédés, la France au est revenue aux détestables errements du jacobinisme d'autrefois. Au nom de la liberté de la pensée, elle travaille à l'oppression de la pensée. Le mal ne vient pas de son in-créduité ou de sa haine pour les croyances religieuses. C'est son droit après tout de ne pas croire et de ne pas aimer ce qui lui ont conservé quelque foi dans l'âme.

Le mal, il est tout entier dans l'emploi de la violence pour imposer aux majorités des croyances qu'elles repoussent avec horreur, parce qu'elles sont incapables de les comprendre.

On reste profondément attristé devant l'épave que nous offre actuellement le gouvernement français, lequel, d'un seul coup, a supprimé 2,500 écoles uniquement parce qu'elles sont dirigées par des prêtres, et condamnés à l'exil plus de 20,000 religieux, intelligents, instruits, et aussi patriotes, que qui ce soit d'entre nous, Français ou Américains. On reste affligé en voyant de braves officiers de l'armée qui ont fait leurs preuves sur les champs de bataille forcés de fermer des écoles et instruits leurs propres enfants peut-être. Qu'on laisse donc chacun croire ce qu'il veut et prie Dieu à sa façon, comme le font les Américains du reste, et la paix se rétablira bien vite dans les esprits, et la calme dans la rue.

LE Monopole Commercial de Liverpool.

Les Anglais sont la nation commerçante par excellence. Ils s'agitent sans cesse sur tous les marchés du monde, et personne n'a jamais jusqu'ici songé à leur enlever cette suprématie. On a essayé cependant, ici et là, depuis quelques temps, des symptômes d'un mouvement qui tendrait à leur arracher ce monopole, ou tout au moins à l'entamer. C'est de l'Inde-Orient que partait cette tentative, de la Chine, du Japon, qui essaient en ce moment de venir faire directement, ici ou à New York, leurs achats de coton, au lieu d'aller faire leurs emplettes à Liverpool comme jadis.

Si l'affaire réussit—et nous ne voyons pas clairement pourquoi elle échouerait. Les Chinois et les Japonais peuvent fort bien brasser leurs affaires eux-mêmes sans l'intervention toujours coûteuse d'un tiers. Si les Américains se sont abstenus de se livrer à ce trafic, c'est que les navires, les facilités de transport leur manquaient. Il n'en est plus tout-à-fait de même aujourd'hui; il en sera bientôt tout autrement. Des essais ont été faits; ils ont été complètement réussis. C'est là un encouragement qui va lancer les Américains sur une voie nouvelle où les succès les attendent.

Depuis moins d'un an, les marchands chinois qui sont peut-être les plus habiles traders du monde, ont fait venir directement de New York et des autres ports des Etats-Unis près de 200,000 balles de coton qui sont toutes arrivées à destination en parfait état et à des prix plus que satisfaisants. Pourquoi la tentative qui a eu de si heureux résultats, ne se poursuivrait-elle pas? Pourquoi les Américains

ne s'entendraient-ils pas avec les orientaux pour faire ensemble le trafic direct qui profiterait aux uns comme aux autres? Déjà ils se sont mis en rapports directs; les négociants chinois et japonais négocient constamment au courant de ce qui se passe dans l'Union, Sud et Nord, de la valeur, et de la qualité des récoltes et des prix des différents marchés. L'entreprise n'est plus à l'état de projet; elle a un commencement d'exécution. Les correspondances sont actives, quotidiennes, entre l'Union, d'un côté, et Kobe pour le Japon, Hong Kong pour la Chine, de l'autre. Que l'on se mette résolument à l'œuvre et le succès est assuré d'avance. Si l'affaire s'engage à fond, ce sera un coup terrible pour Liverpool, car l'exemple du Japon et de la Chine trouvera ailleurs bien des imitateurs qui n'auront qu'à se louer de parti qu'ils auront pris et des bénéfices qu'ils en auront tirés.

LA TUBERCULOSE.

Jamais, à aucune époque de l'histoire, un sujet n'a autant préoccupé le monde que la tuberculose, et produit en si peu de temps tant de recherches, d'expériences, de discussions, depuis la découverte constatée du bacille de Koch jusqu'à la générale tentative de docteur Gannatt. C'est qu'il s'agit de la maladie la plus universellement répandue, la plus traitreusement meurtrière, celle qui fait le plus de victimes, partout, dans les villes aussi bien que dans les campagnes, la tuberculose, qu'on a appelée la peste de l'époque contemporaine.

Les tableaux des méfaits de la tuberculose ne sont donc pas des documents sans intérêt. En voici un que vient de publier le gouvernement de Cuba. C'est la statistique sanitaire et démographique de la ville de la Havane. On y trouve des chiffres fort curieux, notamment les totaux et le pourcentage de la mortalité occasionnée par le terrible fléau, pendant l'année 1901, dans les villes dont la population dépasse 250,000 habitants.

Table with 4 columns: Villes, Population, Nombre de décès, Mortalité par 1,000 hab. Rows include Baltimore, Boston, Chicago, etc.

Cette statistique, —qu'il est nécessaire d'aller chercher dans une publication américaine, —montre quels ravages effrayants sont actuellement encore causés par la tuberculose.

Elle nous montre aussi, hélas! que Paris doit prendre rang au nombre des villes les plus cruellement atteintes par le fléau.

Pour une population de 4 millions et demi d'habitants, Londres a enregistré 7,734 décès. Pour une population de 3 millions et demi d'habitants, New York en a constaté 8,134, Paris en compte que 2 millions et demi d'habitants et il a eu, pour le même temps, 10,688 décès.

D'autre part, si Mexico, avec une population de 348,000 âmes et une mortalité de 1,922 décès, a atteint le pourcentage de 5.21 par 1,000 habitants, Paris, avec

ses 10,688 décès, va jusqu'à 4.25, alors que New York et Londres ne dépassent pas 2.23 et 1.70 pour 1,000.

LA MORT D'ANDRÉE.

Un clergymen anglais, le Révérend Farlie, qui revient d'une périlleuse exploration dans les terres arctiques, en rapporte une nouvelle de la mort d'Andrée.

Il raconte qu'il y a deux ans, à huit cent milles au nord d'York, près de la baie d'Hudson, une bande d'Esquimaux ayant à sa tête un indigène bien connu des explorateurs britanniques, "Old-Hankie", aperçut un ballon amaré à la glace. Trois hommes étaient dans la nacelle.

Si vraiment Andrée a trouvé la mort dans ces conditions et en ce lieu, il était bien loin de son but, le pôle. Les vents fauciaux alors emportés à travers le Groënland et la terre de Baffin, endroits bien connus.

CANNIBALISME.

Un cannibale des Iles Fidji donna récemment dans un interview qu'il accordait à un journaliste américain—quelques aperçus personnels sur les préférences des anthropophages.

D'abord, il préférait de beaucoup la chair de l'Occidien à celle du blanc. Le chair du blanc est très salée; celle du Polynésien est beaucoup plus douce. Rien n'est plus mauvais, parait-il, parmi les blancs, que le vieux matelot. La saur du vieux matelot est exécrable: et ceci vient de l'usage qu'a fait ce dernier des alcools et du tabac. Joignez y une salure excessive; bref, ce n'est pas mangeable.

Et ce disant le vieux noir palpait le bras du journaliste, et lui posait le doigt entre les côtes d'une manière qui ne semblait pas être totalement platonique. Car enfin, faite de grives, ou mangé des maris).

—Vous me demandez quels sont les meilleurs morceaux? ajouta le vétéran. "La tête d'abord: les yeux et la cervelle pour commencer, puis les joues. Les joues des jeunes sujets font un morceau très délicat. Le haut du bras, le mollet, la cuisse, passent encore, mais le reste ne vaut rien: c'est pour les chiens".

Et le sauvage vint l'après-midi retrouver le journaliste, armé d'un fusil, lui offrant de le conduire à quelque distance, dans un endroit où il trouverait "beaucoup de perroquets". Bien que très salé, le journaliste préféra se passer de perroquets. Et il n'a peut-être pas eu tort.

Le vieux Fidgien est pu sans doute répondre à ceux qui se seraient informés de journaliste que qu'on répondait un chef sauvage ramené par Bougainville, à la reine Marie-Antonette, qui lui demandait s'il avait connu le Père Leblanc, missionnaire: —On ne peut mieux... J'en ai mangé.

LES Poètes au Violon.

François Coppée n'est pas le seul poète qui ait éprouvé la mésaventure de la conduite au poste de police: il est un précurseur dans la personne de Théophile Gautier, le poète "d'Enaux et Camées".

Cela se passait sous l'Empire, vers 1865. Un cours nouveau—Histoire de l'art ou Esthétique—avait été institué à l'Ecole des beaux-arts. Les élèves protestèrent contre le choix de titulaire qu'ils jugeaient trop ami du pouvoir.

L'inauguration du cours s'annonçait comme devant être brillante, ainsi les membres du Conseil supérieur des beaux-arts, dont faisait partie Théophile Gautier, avaient été invités à y assister.

Il y eut, en effet, quelque tumulte, dans l'amphithéâtre d'abord, puis dans la cour de l'Ecole et dans la rue Bonaparte. Les tapageurs ayant été dispersés, Théophile Gautier se retira par le pont des Arts et la cour de Louvre. Là, il fut abordé par un groupe d'élèves qui lui exposèrent leurs griefs. Entouré de ces jeunes gens, Gautier les haranguait paternellement, lorsque survint une escouade de sergents de ville venant, encore tout échauffés, de la rue Bonaparte. C'étaient des hommes des brigades centrales, brigades qui subsistent encore aujourd'hui, sous le titre modifié de brigades de réserve; mais ces dernières ont, de leurs ancêtres, conservé pieusement ces traditions de mesléisme et de discrètement que la population parisienne a, dans les "grandes journées", l'occasion d'apprécier.

Voyant un attroupement autour d'un individu qui gesticulait, les "centraux" s'arrêtèrent: ils chargent! Les auditeurs s'écroulèrent, abandonnant le placide Théophile Gautier qui fut immédiatement saisi aux bras par deux athlétiques agents et traîné au poste de la mairie de Saint-Germain-l'Auxerrois, malgré ses protestations. Pour délivrer le doux poète, il fallut l'intervention personnelle du surintendant des beaux arts, le comte de Nieuwerkerke, que des témoins de cette scène étaient allés chercher dans les appartements qu'il occupait au palais de Louvre.

Le préfet de police Boitteau est le bon goût d'envoyer le lendemain quel'un chez Théophile Gautier, pour lui exprimer ses regrets de cette méprise.

Puisse cette anecdote véridique et rétrospective, consoler François Coppée de ses dernières tribulations—qu'il a subies, d'ailleurs, parait-il, avec une parfaite bonne humeur.

Dans une autre circonstance, Théophile Gautier est, avec les sergents de ville, une singulière aventure. Il sortait avec un ami, vers minuit, du Théâtre-Français lorsque, dans la rue Richelieu, à la hauteur de la place Louvois, ils aperçurent un groupe qui se débattait et d'où partaient des cris et des jurons. Gautier et son compagnon s'approchèrent et virent deux sergents de ville aux prises avec deux ivrognes.

—Qu'est-ce qu'il y a? demanda Gautier.

—Ce qu'il y a? répondit l'un des agents d'une voix tremblante de colère. Il y a qu'ils veulent nous mener au poste!

Gautier posa gravement dans son arcade sourcilieuse droite son monocle carré, considéra un instant le sergent de ville d'un air de pitié, et lui dit très simplement: —Ah bien! mon ami laissez-les faire!

Les agents ne saisirent évidemment pas l'ironie, mais ils suivirent le conseil, et le groupe s'en alla tranquillement vers le poste de police, placé alors sous l'arcade Colbert, et les quatre individus y entrèrent sans des sous bras désemparés. Les deux poches étaient ravies d'avoir conduit les deux agents au violon, et ceux-ci enchaînés d'en être quittes à si bon compte et de tenir leur gibier.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Roman d'un Rallié, PAR GEORGES HENROD. Albert Lanier, éditeur—Auxerre.

Vient de paraître, "Le Roman d'un Rallié", une œuvre à la fois simple et puissante dont la première partie se passe à Washington, la seconde en Bretagne, la troisième à Paris. Elle est égayée par une série de tableaux pris sur le vif et dont la finesse de touche égale la force de couleur: ça et là, de rapides aperçus philosophiques traversent le récit et l'éclaircissent. Les personnages sont animés d'une vive intensité; le marquis de Oranville, le marquis de Herbeton, le député Vilar et son frère de Lamoignon imposent leur personnalité au lecteur... Celui-ci n'aura qu'un souci: c'est d'ignorer, en fermant le livre, si le pseudonyme dont il est signé cache une plume masculine ou féminine.

AMUSEMENTS.

Orpheum Athletic Park. La troupe Olympia s'est occupée au Parc Athlétique une popularité bien méritée; aussi ses efforts continuent-ils de susciter de vives sympathies et vient-elle de remporter un véritable triomphe dimanche soir dans Wang, une des plus amusantes épreuves de réputation moderne.

Ed. Legistes, qui avait fait la semaine dernière un terrible Capitaine, s'est montré plus redoutable encore dans le rôle décapitant de Wang. Il est devenu le comédien favori des habitants de Paris.

Mlle Kivira Cox s'est fait bruyamment applaudir dans les différents couples qu'elle a très habilement détaillés.

Quant à Mlle Lettie Kendall, elle est vraiment charmante dans ses rôles de princes Mataya.

On sait qu'elle porte à merveille le travesti.

La pièce est habilement et l'arrangement scénique et les oeuvres de femmes ont été bruyamment applaudies. Voilà une semaine bien comédienne et qui se terminera de même.

WEST END.

Il y avait foule, dimanche et hier soir, au West End. Le public, tout heureux de retrouver de beaux temps, s'était porté en masse sur les bords de lac et l'orchestre Rosenbocker a exécuté son brillant programme avec plus d'entrain qu'à l'ordinaire. Citons à tout hasard deux des morceaux les plus applaudis: Poète et Payan, de Suppé, et la Valse, Près de toi, de Waldteufel.

Par ce peu de changements dans le personnel des artistes—Louise, le gymnaste qui opère tous les soirs des merveilles, et les trois sœurs Constantine, à la fois chanteuses, danseuses et acrobates, qui ont conquis les faveurs de leur nom-

breux et remuant auditeurs—franchement comédienne plus est née au West End.

L'ESPRIT DES AUTRES.

A Spa: soin de Casino. —Quelle expression dans visage de la belle Mme X... —Vous trouvez? —Mais oui... Elle résumait toute la vie: une moultaine mensuelle et un regard moqueur.

X... toujours très distraite entre deux jeux de baracade tabac demandé gravement. —Un paquet de tabac de centimes. —Voilà! X... toujours grave: —Combien?

Au régiment: —Que faites-vous dans civil vous? —J'étais lampiste, mon capitaine. —Parfait! on vous mettra dans les éclairiers.

Buvez la "Sparkling Abita Water" si vous le souhaitez de bouteille livrées à domicile.

Athènes Louisianais.

CONCOURS DE 1902. L'Athènes propose le sujet au sujet aux personnes qui désirent prendre part au concours de cet année: "LA CESSATION DE LA LOUISIANE AUX ETATS-UNIS ET SES CONSEQUENCES."

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1903 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra un médaille d'or.

L'Athènes, s'il le juge utile, ordonnera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge et seulement sur le recto et les pages. Il ne devront pas dépasser 10 pages.

Chaque manuscrit sera remis au son d'auteur, mais portant un épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse. Les manuscrits, outre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, doivent assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athènes. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On lira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à ces mentions honorables, seront jugées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel, BUN. ROUEN, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

ROI DES MILLIARDS

PAR HENRY GRÉVILLE.

UN CARNIVAL DE GLACE.

—Et votre première leçon de chant?

—Après demain, dit-elle l'accomplissant.

Il hésita encore. Son beau visage mâle et résolu à l'ordinaire, trahissait une indécision bien rare chez lui.

—Et vous savez, ma cousine, reprit-il après un effort, que vous savez vraiment capable de donner des leçons de chant?

Le charmant visage de Zite s'emponpra d'indignation.

—Comment? capable? moi? Après les leçons que j'ai reçues et qui ont coûté si cher à mon pauvre papa, fit-elle avec hauteur.

—Ne vous fâchez pas, ma cousine. Recevoir des leçons et en profiter, c'est une chose. En donner et en faire profiter les autres, c'est une affaire bien différente. Vous avez une belle voix et vous chantez très bien.

Le visage de la jolie orgueilleuse se détendit un peu.

—Mais, reprit Harry, décidément cette fois à aller jusqu'au bout, il ne s'ensuit pas que vous soyez qualifiée pour enseigner ce que vous avez appris. Or, si vous échouez, que ferez-vous?

La voix d'Annie, tremblante un peu, s'éleva, hors du cercle lumineux tracé par le gaz sur la table.

—Je puis jouer de l'harmonium, et aussi de l'orgue au besoin, dit-elle humblement. Notre grande artiste, Mlle Victoria Cartier, a bien voulu me donner quelques leçons sur l'orgue de la cathédrale, et je pourrais peut-être gagner un morceau de pain... pour nous deux... si Zite était injustement traitée, et si son savoir et sa belle voix n'obtenaient pas ce qu'ils méritent.

Harry se tourna vivement vers elle.

—Vous avez appris tout ça, si-t-il, et sans en parler? Croyez donc ceux qui disent que les femmes sont bavardes!

—Je ne suis pas bavarde, c'est vrai, fit Annie en s'excusant.

—Et bien, petite Annie, on verra à utiliser vos talents, si c'est nécessaire. Mais j'ai autre chose dans ma poche...

Il fouillait dans la poche gauche, intérieure, de son veston: il se ravisa, rougit un peu, regarda Zite de ses yeux gris, extraordinairement brillants et dit, non sans embarras, avec son rire d'enfant timide: —Ce n'est pas de ce côté-là, au moins pour le présent, c'est à droite.

Il tira de sa poche droite extérieure une lettre contenue dans une vaste enveloppe.

—L'oncle Bruce! s'écrièrent en même temps les deux sœurs ébahies. —L'oncle John Louis Bruce, lui-même. Il n'y a pas une autre personne vivante au monde pour avoir des enveloppes pareilles. N'oubliez pas qu'on vient de lui décerner un titre.

—Un titre? —Et de lui bombarder un royaume! C'est comme je vous le dis! Depuis jeudi matin, John Louis Bruce est surnommé "le Roi du papier". Et je crois qu'il a fait augmenter d'un demi-pouce le grandeur de son papier et de

ses enveloppes, en l'honneur de cette solennité "mondiale". Quel charabia on est mis à parler! D'ici dix ans, les parents ne pourront plus comprendre leurs enfants, si ça continue.

Il risait d'un rire nerveux, parlant pour parler et visiblement préoccupé d'une pensée secrète.

Les sœurs l'écoutaient non sans inquiétude.

—L'enveloppe vous concerne, et la lettre aussi, continua Harry en repoussant sa tasse pour avoir plus de place sur la table.

Il déplia une grande feuille de vélin, timbrée d'or, au nom entier de l'expédition, en grosses lettres onciales; c'était gigantesque et imposant.

Harry inspecta les deux visages, si différents de beauté, de forme et d'expression, dont les yeux l'interrogeaient, et, soudain, replia les feuilles l'un sur l'autre.

—Décidément, fit-il, je crois que je ferais mieux de vous parler de l'autre chose avant. C'est à vous cousine Zite, que je dois m'adresser.

Annie s'était déjà levée.

—Faut-il que m'en aille? demanda-t-elle en faisant un pas vers la porte.

Annie avait fait deux autres pas, il continua: —Mais ces arguments-là, pour ce soir, je crois que je ferai mieux de n'y pas recourir, en ma qualité de gentleman, d'hôte, de parent et d'ami de votre honneur père.

Annie resta, appuyée à un chambranle de la porte ouverte sur le hall.

—Cousine Zite, dit Harry, vous avez vingt ans, moi aussi, c'est à dire que j'en ai presque vingt et un; je vous ai toujours aimée; devant votre sœur, qui est à présent votre seule proche parente, je vous demande si vous voulez être ma femme?

Zite le regarda avec un mélange singulier d'affection, de pitié, de dédain et de secoue négativement la tête. Harry ne se lassait pas de décevoir pour si peu.

—Je sais, dit Harry, que ma situation n'est pas faite, que j'ai devant moi de longues années de travail et d'étude avant d'arriver. Quel âge a jamais pu, en notre Amérique où nous n'avons pas de traditions comme en Europe, —se vanter de connaître à fond la profession d'architecte avant trente ans? J'ai donc une dizaine d'années de travail et d'épreuves devant moi. Mon père et ma mère me donneront une pension, large pour moi seul, étroite pour deux; mais je me croirai riche, si vous voulez la partager avec moi, cousine Zite. Et il ne dirait pas non, je suis sûr de ce que j'affirme. Et nous

passerions nos vacances à la Ferme, là-bas, auprès du village de La Chine, sur le Saint-Laurent... nous serions très heureux, dites? Et Annie viendrait à la Ferme, chez maman, toujours... on ne se quitterait réellement plus?... Annie, appuyée à un chambranle, avait posé sa joue contre le bois, et ses larmes coulaient lentement jusqu'à terre, le long d'une rainure. On ne l'entendait pas seulement respirer.

Zite regarda son cousin avec des yeux profonds, si noirs qu'ils semblaient deux portes ouvertes sur la nuit.

—Non, Harry, dit-elle. Dans dix ans, j'aurai trente ans. J'aurai perdu, si je vous accepte, dix ans de ma vie, à attendre...

—Attendez quoi? s'écria Harry en levant les bras au ciel.

—La fortune, le luxe, la vie, enfin.

—Et l'amour, vous le comptez pour rien?

—L'amour n'est pas tout. La misère est pire que tout.

—Ce n'est la misère que je vous offre, fit Harry blessé.

—La médiocrité alors. Je veux vivre, vivre, vivre!

glot, la révélation de ce qu'il était tenté de croire un mauvais rêve.

—Annie, fit-il en se retournant, surpris, vous pleurez?

—Parce que vous avez de la peine, mon bon cousin Harry répondit l'enfant en se rapprochant couragement de la zone lumineuse.

Elle avait essayé ses yeux étouffés ses sanglots, elle restait debout, les mains pendantes, la mobile et silencieuse.

Zite se mordait les lèvres et trahissait l'ourlet de son mouchoir.

D'un coup de main vigoureux le jeune homme rouvrit le vélin qu'il plaqua sur la table.

—Je ne me tiens pas pour battu, dit-il d'une voix raffermie. Il y a les autres arguments... Nous en reparlerons. A présent, en affaires sérieuses. L'oncle John-Louis Bruce m'a chargé d'une mission de confiance. Je dois m'assurer si vous êtes réellement aussi jolie, aussi brillante, aussi décorative, en un mot, que le prétend la voix publique.

Il leva les yeux sur les deux filles et, leurs nerfs surexcités les poussant, lui partirent des yeux d'un feu rieur.

—Et si, dit-elle, reprit Harry quand il put parler, que l'on se fie à mon sens esthétique. Et si la voix publique a raison, si ma voix, à moi, vient corroborer, —c'est-à-dire pas, que parlie bien? —l'opinion en ser-